



ANNEXES DE
L'ACTIVITÉ N° 3 :
LA FUITE
(page 9)

TÉMOIGNAGES (un au choix) à lire



SUADA : DE LA BOSNIE À L'ANGLETERRE

Témoignage issu de *Refugees — We left because we had to*. Jill Rutter, Refugee Council, 1996

Entre 1991 et 2001, le conflit et la violation des droits humains en ex-Yougoslavie a entraîné l'exil de plus de 2 millions de personnes qui ont fui la Bosnie, la Croatie et le Kosovo. Suada, une jeune fille de Bosnie, avait 13 ans quand elle a écrit ça :

« C'était une belle matinée de mai, j'étais chez moi dans mon village en Bosnie. J'allais prendre le petit déjeuner. J'avais souvent entendu les gens parler de la guerre qui se passait autour de nous, mais je n'imaginai pas qu'elle s'en prendrait à moi. Ce matin-là, elle a changé ma vie.

La première chose que j'entendis d'abord furent les bruits des coups de feu. Ensuite, j'ai entendu ma voisine pleurer. "Ils prennent les hommes" a-t-elle dit. Mon père est sorti pour voir ce qu'il se passait. Je suis sortie aussi. J'ai vu des soldats venir vers nous, en criant et en hurlant des insultes. Des soldats, des tanks et l'odeur des tirs partout.

J'avais peur, comme je n'ai jamais eu peur dans ma vie. Les soldats ont rassemblé les femmes et les enfants sous un arbre. Ils tiraient au-dessus de nos têtes et nous menaçaient en disant qu'ils allaient nous tuer. Je les ai vus prendre mon père avec d'autres hommes. Je pleurais. Ensuite un

soldat sale a tué mon cousin Nermin devant nos yeux. J'avais tellement peur que je n'arrivais pas à pleurer. Plusieurs maisons dans le village ont été brûlées, la notre aussi. On nous a emmenés jusqu'au camp de Trnopolje. On nous a gardés pendant deux semaines, on pensait que nous n'allions jamais en sortir.

Deux semaines plus tard, ils nous ont laissés rentrer dans notre village. La plupart des maisons étaient en cendres donc on a dû rester dans une maison parmi celles qui avaient le moins de dégâts. On était deux à trois familles par maison. Ma mère et moi vivions avec ma tante et sa fille ».

Suada, sa mère et sa tante ont effectué un voyage dangereux à travers les champs de bataille et ont traversé la frontière pour arriver en Croatie. La vie dans le camp de réfugiés où elles vivaient était très difficile. Mais pour les enfants, après les horreurs qu'ils ont vues, c'était le paradis. Suada a éventuellement pu retrouver son père. Sa famille a ensuite été informée de leur départ en Angleterre.

« Je suis très heureuse depuis que je suis à Londres avec mes parents, ma cousine et ses parents. Mais je pense souvent à mes amis et à mes jouets que j'ai laissés en Bosnie. Parfois, je fais des cauchemars et je pense aux soldats qui vont revenir me prendre. Je souhaite qu'ils ne puissent plus jamais effrayer et tuer des enfants et leurs parents ».



MAJID : DU NIGÉRIA À L'ITALIE

Majid Hussein est nigérian. En 2009, il a 16 ans. Contraint de fuir son pays miné par un conflit religieux, il est capturé en Libye, puis, contre son gré, se retrouve sur un bateau en Méditerranée. Rescapé de la traversée, il arrive à Lampedusa au bout de plusieurs jours.

Témoignage recueilli à l'occasion du Midi des Droits Humains organisé avec Majid au siège d'Amnesty International Belgique francophone le 23 janvier 2015.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à fuir ton pays, le Nigéria, et puis la Libye ?

« Au Nigéria, un conflit religieux a éclaté, occasionnant de terribles affrontements. Mon père a été assassiné sous mes yeux. Je ne me souviens plus comment je suis sorti de là ; tout est confus dans ma tête. J'ai dû fuir, pas parce que je le voulais, mais pour sauver ma vie. J'ai donc marché des kilomètres, traversant des villes également en conflit, dormant dehors, sans manger — je n'avais de toute façon pas faim. Il y avait des affrontements partout ; j'ai vu des choses horribles, mais il me fallait survivre.

En Libye, c'était différent, il y a eu le conflit avec le colonel Kadhafi et l'ONU est intervenue. Kadhafi a alors voulu submerger l'Europe en lui envoyant un grand nombre de migrants. Sous son ordre, beaucoup d'étrangers se sont fait capturer et mettre de force sur des bateaux. J'ai été victime de l'une de ces arrestations. »

— Peux-tu nous parler de ce que tu as vécu lors de tes différentes fuites ?

« Au Nigéria, je me suis enfui de chez moi sans rien. J'ai marché longtemps, dans une confusion totale. Je suis passé en Libye en montant clandestinement dans un camion de marchandises, car je n'avais pas d'argent pour payer le trajet. Lors d'un arrêt, le chauffeur m'a repéré et m'a remis à un groupe de Libyens. Ils m'ont emmené dans le désert, dans un endroit où il y avait d'autres prisonniers. Ils m'ont demandé si je connaissais des personnes en Libye pour "rembourser mon passage", mais je ne connaissais personne. Je suis resté là-bas environ un mois, assistant à des passages à tabac et à d'autres mauvais traitements. Ils m'ont ensuite conduit dans une espèce de ferme. Toute cette période a été terrible. En une heure, ma vie a complètement changé. J'ai vu des choses horribles, assisté à des scènes terrifiantes ; tout s'est enchaîné et rien ne s'améliorait.

Dans cette ferme, on m'a dit que je devais travailler pour rembourser mon passage, mais ils se sont vite rendu compte que je n'avais jamais fait ce genre de tâches. Pendant plusieurs mois, je n'ai pas eu la possibilité de sortir, car les grilles étaient toujours fermées. Au bout de quelque temps, la femme du "patron" a commencé à me faire confiance. Ainsi, un jour, elle m'a envoyé faire des courses ; je ne suis jamais revenu. Le problème, c'est que je ne connaissais pas la ville, ni personne et je ne parlais pas la même langue. Cependant, j'ai eu de la chance, car je suis tombé sur un homme qui venait du même endroit que moi. Il m'a hébergé et nourri. Il m'a ensuite envoyé à Tripoli, chez son frère.

À ce moment-là, avec l'aide de cette personne, j'ai trouvé un travail, essayé de reprendre une vie "normale", même si je n'arrivais toujours pas à dormir, à avoir un quelconque échange avec qui que ce soit ; j'étais devenu comme une pierre. J'essayais toutefois de rester un être humain, vivant et de continuer. Puis, il y a eu cette guerre en Libye et la ville a été bombardée jour et nuit. Encore une fois, j'ai dû fuir, mais, comme je vous l'ai dit, j'ai été capturé.

Je n'ai pas choisi d'aller en Europe. Je n'ai rien payé. J'ai été arrêté par la police lors d'une sorte de rafle perpétrée par Kadhafi et mis sur un bateau. »

— Comment s'est passée ta traversée ? Et ton arrivée en Italie ?

« Nous étions 400 personnes dans l'embarcation. Il y avait des hommes, des femmes ; certaines étaient enceintes. Plusieurs personnes sont mortes durant le trajet. Nous le savions parce qu'ils ne bougeaient plus ; ils étaient là, immobiles, et il y avait cette odeur... D'autres, désespérés, se sont jetés par-dessus bord, n'ayant pas le courage d'affronter la réalité. La traversée a duré plusieurs jours. J'étais comme déjà mort. Le ciel se confondait avec la mer. À un moment, nous avons aperçu des garde-côtes ; nous étions tellement heureux ! Il s'agissait de Maltais. Ils nous ont dit de couper le moteur et nous ont remorqués pendant plusieurs heures. Nous avons alors cru que nous allions rejoindre la terre ferme. Hélas, il n'en a rien été, bien au contraire... Ils nous ont emmenés plus loin en mer et ils sont partis. Nous avons remis le moteur en marche et continué à avancer. Nous avons alors croisé la route d'autres garde-côtes, des Italiens cette fois. Ils nous ont demandé, eux aussi, de couper le moteur, mais nous ne les avons pas écoutés et sommes arrivés à Lampedusa. Quelle joie d'être enfin sur de la terre ferme et, surtout, d'être en vie. Mais certains étaient vraiment mal en point et avaient besoin de soins. À notre arrivée, des personnes nous ont examinés, sans rien nous dire, en nous laissant assis par terre, en file indienne. Aucun geste, aucune parole : rien. Nous avons été traités sans aucune humanité.

Les Européens pensent que nous sommes ici pour leur prendre quelque chose, mais ce n'est pas vrai. Beaucoup d'entre nous sont des étudiants, des médecins ; nous avons tout perdu et jamais nous ne retrouverons ce que nous avons. Les migrants en Italie sont dans une situation terrible. Ils sont livrés à eux-mêmes, sans pouvoir se laver, sans manger. Ils peuvent avoir un repas s'ils parviennent à entrer en contact avec des associations et s'ils attendent pendant des heures. Ce sera leur seul repas de la journée.

Si vraiment l'Europe prône les valeurs inscrites dans la Déclaration des droits de l'homme, alors cela devrait concerner tout le monde de façon équitable. Moi, j'ai eu de la chance. Un peu plus d'un an après cet épisode, j'ai obtenu des papiers et je travaille maintenant dans un centre pour réfugiés. Je parle italien, autant par la voix que par les gestes ; je m'intègre au fur et à mesure et je mélange finalement les cultures. C'est ce que nous devons partager, nos cultures. Cette diversité est une richesse.

Tout ce que je souhaite maintenant, c'est enfin avancer dans ma vie, d'une manière paisible et aider les personnes dans le besoin. »